

nature dans son état brut. Le récit tanguant entre l'histoire personnelle et l'histoire collective, ne présente aucune obéissance aux normes génériques et laisse entrevoir le désir de l'écrivain de s'élever sur les lois que fournit le genre romanesque, à savoir une intrigue et des personnages qui évoluent dans le texte avec un statut et un espace-temps définissables. Ainsi ce qui constitue la trame discursive de ce récit ce sont la jouissance et la reconnaissance qu'expriment l'auteur et son père pour le continent Africain.

L'Africain, est le nom que donne Le Clezio à son père, un médecin britannique originaire de l'île Maurice. Après l'obtention de son diplôme en médecine, l'Africain a décidé de quitter Londres, et demande son affectation au ministère des colonies ; une décision qui peut paraître infondée et aberrante en telles circonstances, où des populations entières périssent en Afrique à cause des pandémies qui y sévissent. Ce n'est pas un choix pris par un jeune homme Européen par simple goût de l'aventure, mais il s'agit d'un désir foncièrement existentiel ; s'exiler de la société occidentale pour pouvoir atteindre son rêve : renouer avec son origine Mauricienne, « Dans le petit car-

net où il a consigné les événements marquants des derniers jours passés à Moka, il écrit : « A présent, je n'ai plus qu'un simple désir, partir très loin d'ici et ne jamais revenir. »(57). La volonté de partir et de s'éloigner de tout le monde, même de sa femme et de ses deux enfants, a une relation étroite avec ce qui s'est passé à Moka, en fait l'Africain et sa famille étaient expulsés de leur maison natale.

« Est- ce le drame de Moka qui a justifié cet éloignement ? Il y a eu sans doute au moment de son départ une détermination qui ne l'a jamais quitté. Il ne pouvait pas être comme les autres. Il ne pouvait pas oublier. Il ne parlait jamais de l'évènement qui avait été à l'origine de la dispersion de tous les membres de sa famille. Sauf, de temps en temps, pour laisser échapper un éclat de colère. » (57-58)

Face à cette expulsion : exil involontaire, l'Africain décide de s'exiler pour reconquérir ce qu'il a perdu à Moka. A son arrivée dans ce continent, plus précisément, en Guyane anglaise, l'extase et l'euphorie étaient au rendez-vous, l'Africain ne manque pas de prendre des photos qui vont devenir son unique trésor à son retour en Europe après sa retraite.

Pendant plusieurs années, il a soigné courageusement des malades inguérissables, des lépreux, des impaludés..., même son langage a changé, d'ailleurs, il parlait très rarement, il est envahi par le silence que le narrateur tente d'explicitier tout au long de ce récit. Ce silence est celui d'un refus de la situation dans laquelle vit les Africains, c'est une dénonciation du pillage et de la déculturation illimités dont est victime ce continent. L'attitude de l'Africain est étrange, comment se murer dans le silence, quand on quitte un pays, pour justement, avoir le droit à la parole et à la critique. En effet, le fait de ne pas parler ne témoigne pas d'un aveu de faiblesse, ni de résignation, le silence peut manifester le rejet et la réflexion ; il est, dans ce récit, la métaphore de l'exil et de de l'inefficacité des mots. Blanchot souligne la prééminence du silence sur la parole.

« Parler- on le sait aujourd'hui-, c'est mettre en jeu un tel manque, le maintenir et l'approfondir pour en disposer ; mais l'approfondir, c'est aussi le faire être toujours davantage et c'est finalement nous mettre dans la bouche et sous la main, non plus la pure absence de signes, mais la prolixité d'une absence indéfini-

ment et indifféremment signifiante : désignation qui, même si elle porte la nullité, reste impossible à annuler. S'il n'en était pas ainsi, il y aurait longtemps que le silence nous aurait tous satisfaits. Mais précisément le silence-le manque de signes- est toujours encore lui-même signifiant et toujours de trop par rapport au manque ambigu en jeu dans la parole. »⁴

Le refus de s'exprimer de l'Africain ne renvoie pas à sa faiblesse, ou à sa passivité par rapport à ce qui se passe en Afrique, mais à sa conviction que le silence est un moyen plus efficace que la parole pour dénoncer les atrocités de la guerre. Le silence satisfait et pousse à réfléchir son interlocuteur ; l'auteur-narrateur, le fils de l'Africain, ne cesse de s'interroger sur les raisons de ce silence qui redonne à chaque fois plus de force et ténacité à son père et plus de rebondissement à la narration.

Blanchot considère le manque dans le texte littéraire comme une vertu malicieusement incorporée ; un mouvement vers l'infini de la signification qui fait que langage et silence deviennent des complices. Le silence est l'autre de la parole, ce en quoi elle cherche à s'effacer

ou à se reposer pour s'épanouir. Dans cette optique, il faut dire que, le silence advient et devient comme une solution contre l'égarment et l'épuisement de soi, et de la parole.

L'attitude de l'Africain, le rend incommensurablement étranger, même pour ses enfants, avec qui, il ne discute jamais que pour donner des instructions à suivre ou pour les punir. Par ailleurs, le silence de l'Africain revêt, selon la description faite par le narrateur, un côté mystique et religieux. S'ajoute au silence les actes et les habitudes alimentaires que ce médecin s'est appropriés dès son arrivée en Afrique.

« Sa seule lecture était un petit ouvrage relié de noir que j'ai trouvé longtemps après, et que je ne peux ouvrir sans émotion : l'Imitation de Jésus Christ. »(107)

: Et il renchérit

« L'Afrique ne l'avait pas transformé. Elle a révélé en lui la rigueur. Plus tard, lorsque mon père est venu vivre sa retraite dans le sud de la France, il a apporté avec lui cet héritage africain. L'autorité et la discipline jusqu'à la brutalité. [...] Le goût d'une religion sans fioriture, sans superstitions, qu'il avait trouvée, j'imagine, dans

l'exemple de l'islam. »(111)

Ceci dit que la rencontre avec l'altérité avait plongé l'Africain dans un silence profond et un mutisme viscéral, envisagés comme seule réaction contre la dépossession et l'assimilation pratiquées par la colonisation.

« L'indifférence est la caractéristique de l'étranger : insensible, distant, il semble, dans son fond, hors d'atteinte des attaques et des rejets qu'il ressent cependant avec la sensibilité d'une méduse. »⁵

De plus, la vie avec l'autre, aussi différent et étranger, lui fait révéler les mensonges et les allégations des autorités sur le caractère sauvage du peuple Africain, ce qui en parallèle légitimerait son extermination. Ce silence n'est pas temporaire, il est devenu un silence permanent, et qui apparaissait, par moment comme une haine contre tout le monde y compris sa famille. L'Africain refuse l'alimentation Européenne, ne côtoie que des Africains, notamment les Marocains ; tout cela, explique l'auteur- narrateur à l'influence qu'il a héritée d'une religion qui encourage l'altruisme, favorise le silence et interdit l'esclavage et l'oppression dans toutes ses formes : l'Islam. Toutefois nous ne pouvons affirmer si l'Africain

s'est converti, officiellement, à cette religion, même si l'analyse de son portrait post-retraite indique une réelle conversion dans la religion, nous citons, « son obsession de l'hygiène, le dégoût qu'il manifestait pour la viande de porc... Sa préférence pour les fruits secs, les dattes, les figues,... »(111)

L'exil en Afrique, n'était pas uniquement une volonté de franchir les frontières géographiques, et même historiques, le drame de Moka, et la tyrannie Européenne, mais c'est aussi un voyage d'initiation et de constitution de soi.

A travers la narration de l'exil de son père, Le Clezio redonne une autre dimension au voyage ; une dimension qui prend moins en considération la quête de la ressemblance, de la compatibilité ou d'une fusion avec l'autre, le voyage de l'Africain a été, certes, animé par un désir de retrouver le même climat que celui de son pays natal, Moka, mais depuis son arrivée, il a découvert que l'Afrique n'est pas Moka, l'Afrique l'a séparé de sa famille, l'Afrique est violente et aussi ensorcelante. De la nostalgie et de distance qu'il a vécu en Afrique, le père du narrateur en tire une énergie créatrice et une force morale, lui permettant un dévouement entier pour cette so-

ciété démunie et décimée. Enfin, le voyage a pris une autre voie, celle de l'assimilation, sous l'effet de la séduction qu'exerçaient, le lieu et les individus, sur ce médecin Britannique. L'Africain est pris dans l'orbite de l'espace, les traversées des rivières, le parcours nocturne des forêts pour sauver des vies, tout cela l'a initié à un devenir autre, un assimilé selon la classification confectionnée par Todorov.⁶

« C'est celui qui pénètre un culture, qui adopte un mode de vie ; c'est l'immigrant en quelque sorte. Donc, à la limite, c'est un voyageur qui ne l'est plus ou, du moins, qui très vite cesse de l'être. Ce peut être un immigré par la force des choses, ce peut être un immigré volontaire aussi, mais, à un moment donné, le problème de l'autre ne se pose plus parce qu'une sorte de fusion s'effectue. »

L'Africain, c'est le nom du père de Le Clezio, un nom qui lui a été attribué, suite à son assimilation et à son engagement et la haine qu'il vomissait sur le colonialisme. L'Africain avait l'intention de voyager jusqu'à la reconquête de son pays natal, mais l'Afrique l'a initié à un nouvel- être-monde, où l'altérité se confond avec l'ipséité pour créer une identité différente et

étrangère, « Le « je est un autre » de Rimbaud n'était pas seulement l'aveu du fantôme psychotique qui hante la poésie. Le mot annonçait l'exil, la possibilité ou la nécessité d'être étranger et de vivre à l'étranger. »⁸

Le même et l'autre :

L'identification se produit à travers l'acte narratif lui-même. La question de l'identité narrative permet de penser l'identité personnelle, en prenant pleinement en compte le caractère temporel de l'existence : celle d'un être qui co-existant avec les autres est amené à se transformer au cours de l'histoire. C'est en partie l'enjeu de l'auteur- narrateur qui confronté à l'autre sent un besoin éminent de se connaître et être reconnu dans son altérité. Dans ce cas le recours à un monologue dialogique, si on peut le dire, et aussi, parfois, au témoignage est judicieux, car c'est un genre qui propose toutes les possibilités de confrontation entre passé et présent d'une part et entre le moi et les autres d'autre part.

Dans une langue simple, mais poétique, l'auteur- narrateur évoque son passé en Afrique, quand lui sa mère et son frère étaient

appelés à rejoindre leur père, en brousse. Dès le début du récit, le lecteur se rend compte du projet amorcé : se reconnaître à travers la création d'une identité narrative⁹, qui permettra à l'auteur-narrateur de confronter identité ipse, ou les différentes vibrations et métamorphoses qui l'ont secoué, et l'identité idem ou sa à fixité, la mêmété. En effet, face à la provocation de l'espace, du corps et du temps, le personnage ne pourra demeurer inaltérable et inactif, cette confrontation va l'amener à méditer, à nier, à s'adhérer, ... à reconnaître et à se reconnaître, car son moi vit, désormais, des interrogations et des sollicitations nouvelles. Le cas de l'auteur- narrateur est exemplaire, c'est un personnage qui fait dès le début du texte le constat, pour lequel il entreprend la narration de son aventure, il est convaincu que son moi est en perpétuelle mouvance : il est devenu un autre.

« J'ai longtemps rêvé que *ma mère était noire. Je m'étais inventé une histoire, un passé, pour fuir la réalité à mon retour d'Afrique, dans ce pays, dans cette ville où je ne connaissais personne, où j'étais devenu un étranger. Puis j'ai découvert, lorsque mon père, à l'âge de la retraite, est revenu vivre avec nous en France, que c'était*

lui l'Africain. Cela a été difficile à admettre. Il m'a fallu retourner en arrière, recommencer, essayer de comprendre. En souvenir de cela, j'ai écrit ce petit livre. »(09)

L'auteur-narrateur avoue avoir changé, voire être annihilé au profit d'une renaissance. De retour en France, il se rend compte du changement et des métamorphoses par lesquels il est passé, l'étrangeté qui l'habite, les sentiments de haine et d'amour qui le tiraillent affichent, immédiatement, l'urgence d'une intervention intérieure pour tenter de se reconnaître, et ce dans la durée. La quête de l'identité personnelle va se faire, tout au long de ce récit, à travers l'identité narrative ; sa rédemptrice. Ainsi la confrontation entre l'identité ipse et l'identité idem, jaillit dans le texte pour permettre au personnage d'explicitier son étrangeté et de se réconcilier avec son père l'Africain.

Dans le passage ci-dessus, l'auteur-narrateur, affirme que l'Afrique ne l'a pas laissé indifférent, s'il garde toujours son identité idem, c'est à dire son aspect biologique et son appartenance, son aspect psychologique et mental, eux, sont, à jamais, influencés par ce nouvel espace. A son arrivée en Afrique, la violence des sensations

et de la nature pousse l'auteur-narrateur, à repenser sa vie au passé, une vie, comme il précise passée dans le confinement, et nous pourrions dire qu'il s'agit d'un confinement spatial, temporel et identitaire. Ceci dit que ni le temps, ni l'espace n'étaient identiques, donc permettent de vivre de façon similaire ; ce personnage narrateur doit imaginer une autre alternative lui permettant de concevoir une nouvelle identité. Nous allons suivre le discours pour dénicher le travail de l'identité narrative et son apport sur le plan narratif et relationnel.

Le premier contact avec le continent Africain et qui avait des répercussions fatales sur son corps, « [...], le corps saupoudré de talc, avec l'impression d'être dans un sarcophage invisible, ou d'avoir été pris comme un poisson dans la nasse, enfariné avant d'aller à la friture. »(16), a poussé le narrateur à trouver refuge dans l'ipséité. La description de la perte corporelle est assez intéressante, en ce qu'elle traduit, symboliquement, l'idée de proie, de perte, et de l'oubli, « sarcophage invisible, poisson dans la nasse ». Ces syntagmes démontrent l'urgence de la réaction, le personnage narrateur doit agir pour remédier à cette perte, et sans trop tarder il trouve

refuge dans la mémoire et dans cette liberté que lui offre ce nouveau monde. Ainsi il prend en main la narration de sa vie tout en étant, à la fois, le lecteur et le scripteur des événements aussi différents et diverses que les phénomènes de la nature¹⁰.

« Ce que je recevais dans *le bateau qui m'entraînait vers cet autre monde, c'était aussi la mémoire. Le présent africain effaçait tout ce qui l'avait précédé. La guerre, le confinement dans l'appartement de Nice (où nous vivons à cinq dans deux pièces mansardées, et même à six en comptant la bonne Maria dont ma grand-mère n'avait pas résolu de se passer), les rations, ou bien la fuite dans la montagne où ma mère devait se cacher, de peur d'être raflée par la Gestapo- tout cela s'effaçait, disparaissait, devenait irréel. Désormais, pour moi, il y aurait avant et après l'Afrique. » (16-17)*

Ceci dit que le voyage n'était pas entièrement négatif, puisque le personnage est conscient des métamorphoses qui interagissent en lui. Ce passage, nous laisse entrevoir la lutte qu'envisage le personnage pour survivre dans cet autre monde ; il s'engage face à la disparition et à l'effacement que le voyage et la rencontre d'un « père », pour la

première fois, ont engendrés, en lui, comme ambigüité, inquiétude et mystère. Ce que nous percevons également, c'est le confinement auquel, l'auteur-narrateur et sa famille, ont été réduits en France, un confinement moral et corporel ; en quelque sorte, cette famille vivait dans l'isolement et la claustration, condamnée à la mêmété. A cet égard, la liberté que propose ce nouveau continent, en l'occurrence, l'Afrique, séduit l'auteur-narrateur, en stimulant son imaginaire par la violence des sensations, et la réalité des phénomènes, comme la mort, la maladie et la vieillesse, « Cette violence-là n'était pas vraiment physique. Elle était sourde et cachée comme une maladie. » dit-il ; il s'agit pour le narrateur de cet ébranlement douloureux, qui parvient à arracher son identité personnelle, par spasme, de son état figé ; c'est une violence interrogatrice et nécessaire, car elle confronte le personnage à son altérité.

Après cet épisode de l'introduction en Afrique, le narrateur débute une longue quête de reconnaissance et d'identification, il doit d'abord faire face à ce nouveau mystère que présente son père, puis apprendre à vivre avec les autres : les indigènes, désormais, il

mène une vie réflexive : il est à la fois l'auteur, ou le scripteur, pour reprendre le terme de Ricœur, et le lecteur observateur et constructeur de sens. Il revoit toute sa vie et en commente chaque épisode, pour pouvoir diminuer de son intensité ; il évoque, avec philosophie l'épreuve à la quelle sa mère était soumise, lors de sa séparation avec son mari, et ce pendant des années, « ma mère, en vivant loin de mon père, avait pratiqué du fait de la guerre un héroïsme sans emphase, non par inconscience mais par résignation (même si la foi religieuse avait pu lui être d'un grand secours), mais par la force que faisait naître en elle une telle l'inhumanité. »(47) La réaction de sa mère face à la « disparition de son père » était héroïque, elle a témoigné tout au long de cette absence d'un courage exceptionnel, ceci dit qu'elle n'était pas altérée par cet incident, bien au contraire cette période lui a fait mesurer les sacrifices de son mari et l'injustice de la société occidentale.

Nous allons, à présent nous intéresser à quelques séquences de ce monologue auquel, le personnage se livre pour expliquer l'évolution de son ipséité au cours de cette expérience, presque mythique. D'ailleurs cette intention est clairement

affichée dans le début du récit, que constituait le premier exemple relevé dans cette analyse.

« Il y avait une hâte, une urgence. Nous étions venus du bout du monde (car Nice était bien un autre bout du monde). Nous étions venus d'un appartement au sixième étage [...], pour vivre en Afrique équatoriale, au bord d'une rivière boueuse, encerclés par la forêt. Nous ne savions pas que nous allions en repartir. Peut-être que nous avons pensé, comme tous les enfants, que nous allions y mourir. »(35)

Les sentiments : impatience fébrile et peur saisissent le narrateur- personnage après le passage des frontières françaises. Même enfant, le changement, presque radical, lui insuffle un nouvel élan, celui de réfléchir et de se poser des questions ; sachant qu'il n'a jamais essayé de comprendre ce qui se passe autour de lui, à Nice, sa vie était stagnée dans un quotidien aussi lourd que triste. L'urgence et la hâte dont il parle, sont en parallèle avec la proximité et la distance qu'il exprime face au passé et au présent, devrait-il vivre dans l'espoir de retourner à Nice ; dans ce cas demeurer dans l'enveloppe de la mêmeté, ce qui entrainera, indubitablement, sa marginalisation à la

fois spatiale, sociale et même identitaire ; ou choisirait-il de s'ouvrir à l'altérité, donc apprécier, dans sa temporalité, cette différence qui tisse autour de lui un réseau relationnel humain. Dans cette perspective, Ricœur explique,

« Dans la constitution conceptuelle de l'identité personnelle, à la façon d'une médiété spécifique entre le pôle du caractère, où l'idem et ipse tendent à coïncider, et le pôle du maintien de soi, où l'ipséité s'affranchit de la mêmeté. »¹¹

A la lumière de cette précision, nous verrons, ces prises de position de l'auteur- narrateur lequel refuse à limiter sa vie à une simple extranéité stéréotypée, il fait signifier durant tout son récit son immixtion directe dans l'échafaudage de sa personnalité- altérité.

Une nouvelle responsabilité lui a été octroyée : connaître ce qui se passe autour de lui et se reconnaître face à cette nouvelle vie. Qu'on en juge par son propos, « Ceux que je vois sur quelques photos de l'époque, autour de nous, très noirs, dégingandés, certainement moqueurs et combatifs, mais qui nous avaient acceptés malgré nos différences. »(29), et de rajouter, « Je ne sais pourquoi, il me

semble qu'à aucun autre endroit je n'ai ressenti cette impression de famille, de faire partie d'une cellule. »(43) Ces réflexions dévoilent à quel point cette parole intérieure tenue tout au long de son séjour en Afrique, s'avère être nécessaire, salvatrice et irréductible à la permanence dans son identité.

Ainsi comme procédé narratif, l'identité narrative a sauvé la parole du personnage en lui permettant un nouvel apprentissage de la vie, tout en assumant pleinement son altérité. L'expérience de de l'auteur- narrateur, lui a permis de ressentir son étrangeté, et de se rapprocher de l'altérité, notamment celle de son père, devenu Africain ; jusqu'à s'identifier à lui. Le va et vient entre le père et son fils, secoue la mémoire de ce dernier et lui facilite le témoignage qui révèle, aussi, une mémoire partagée entre le soi et l'autre.

A la problématique annoncée, au début de ce récit, l'auteur parvient à trouver une solution ; c'est l'aboutissement de sa quête, de-rechef, il pourra songer à sa mère Africaine.

« Peut-être qu'en fin de *compte mon rêve ancien ne me trompait pas. Si mon père était devenu l'Africain, par la force de sa destinée, moi, je puis penser à ma mère afri-*

caine, celle qui m'a embrassée et nourri à l'instant où j'ai été conçu, à l'instant où je suis né »(124)

Le récit de l'Africain s'achève sur une identification du fils à son père, Le sentiment qui a hanté Le Clezio à propos de son étrangeté n'est pas faux, c'est un sentiment légitime. Le récit est un lieu de rencontre et d'échange, par excellence, où la parole est malléable, docile, soumise aux vibrations de l'auteur, qui ne cesse de la contorsionner pour recréer le passé fascinant de l'Afrique et faisant de lui et de son père des Africains. Par ailleurs, cette fascination faite de réminiscences, allant du simple souvenir et histoires personnelles, aux vérités historiques, le récit de L'Africain dessine une aura utopique susceptible de remédier aux massacres du monde moderne.

Création d'un ailleurs :

« On s'aperçoit qu'on doit de plus en plus de choses à ses sociétés disparues, ou en voie de disparition, et, parmi ces choses, il y a la certitude que l'être humain doit pas être séparé de son milieu. [...] Son milieu naturel c'est l'équilibre entre les forces – y compris animales et végétales. On pourrait d'ailleurs voir là une

sorte de panthéisme. »¹¹

Le paysage naturel, que nous présente Le Clezio, est moins une quête en soi qu'un moyen pour accomplir cette quête. Tout d'abord, le premier contact avec l'Afrique inspire au narrateur la force et la réalité des sensations ; c'est dans cet espace qu'il a découvert son corps, « L'Afrique qui déjà m'ôtait mon visage me rendait mon corps, douloureux, enfiévré, ce corps que la France m'avait caché dans la douceur anémiant de foyer de ma grand-mère, sans instinct, sans liberté »(16). Ainsi s'érige la distinction, voire même la contradiction entre ces deux lieux, la France et l'Afrique ; le premier qui se caractérise par son enferment, sa dissimulation, et ses mensonges, et le deuxième qui affiche sa violence qui mène, efficacement à la découverte des vérités et des réalités « corporelles ». La nature est dépeinte dans sa force et dans son implacabilité ; cette nature, Le Clezio l'a décrite soigneusement, en veillant à reproduire la musique et le bruit des phénomènes pour que le lecteur puisse être attentif aux moindres vibrations et aux petits souffles, même inaudibles.

« Faire de la musique avec mes mots, pour embellir mon langage et lui permettre de rejoindre les

autres langages du vent, des insectes, des oiseaux, de l'eau qui coule. »¹³

Ce faisant, Le Clezio capte les analogies pour que le lecteur puisse les recréer pour son compte, reconstitue et imagine la chose suggérée : il va l'éprouver ainsi de façon personnelle. Pour l'enfant qu'il était : un regard innocent sur l'espace, l'Afrique n'est pas uniquement un monde où tout est à l'excès, un monde sauvage, nu, primitif et violent ; le Clezio l'a bâti, comme autre monde tellement différent qu'il devenu un monde merveilleux et chimérique. L'Afrique devient rapidement un espace digne des espaces des contes merveilleux, qui ponctue la trajectoire du héros et influe sur son apprentissage. Un lieu exceptionnel, l'Afrique fut très généreuse avec l'auteur- narrateur, c'est grâce à elle qu'il se met à écrire, et à écouter la voix de la nature.

« L'Afrique était puissante. Pour l'enfant que j'étais, la violence était générale, indiscutable. Elle donnait de l'enthousiasme. Il est difficile d'en parler aujourd'hui, après tant de catastrophe et d'abandon. Peu d'Européens ont connu ce sentiment. »(21)

Pour garder l'image de cette Afrique mythique et forte, notam-

ment face aux ravages dont elle est victime, surtout suite aux guerres tribales qui la phagocytent et qui sont le résultat de la tractation coloniale, Le Clezio, préfère évoquer ce lieu comme un rêve, un rêve qu'il a fait et demeure inaccessible aux autres, car il est sacré et sans aliénation, ni le fruit d'une nostalgie répressive. Pour atteindre cet objectif, Le Clezio soutient, dans le récit même, que la mémoire enfantine est une mémoire vive, d'ailleurs la majorité de ces romans, à l'exemple de *L'Inconnu sur la terre, Mondo et autres histoires* racontent l'histoire d'enfants- héros. L'auteur- narrateur préfère transposer son vécu dans le monde des rêves, pour mieux le préserver contre les mensonges et l'instituer, par la suite, comme une utopie. « Les souvenirs trompent, sans doute. Cette vie de liberté totale, je l'aurai sans doute rêvée plutôt que vécue. »(24). Le regard de l'enfant est pur, sans les préjugés que le monde adulte impose de façon dogmatique, « L'arrivée en Afrique a été pour moi l'entrée pour moi dans l'antichambre du monde adulte. »(54), « Je ne veux pas parler d'exotisme : les enfants sont absolument étrangers à ce vice. Non parce qu'ils voient à travers les êtres et les choses,

mais justement parce qu'ils ne voient qu'eux... » (121-122). Il s'agit d'une vérité prononcée par les lèvres d'un être, peu enclin à la malhonnêteté et à l'hypocrisie. Dans ce regard rétrospectif, l'Afrique devient, d'ores et déjà, un pays magnifié ; dans les yeux d'un enfant de huit ans ; elle devient la métaphore de l'amour, du manque et du désir, « Parfois, au cours de leur [son père et sa mère] route à travers les montagnes, les nuits sont violentes, brulantes, sexuées » (87), « L'Afrique à la fois sauvage et très humaine est leur ; [son père et sa mère] nuit de noces. Tout le jour le soleil a brulé leur corps, ils sont pleins d'une force électrique incomparable. » (89). Ceci dit que la description donnée, est presque utopique, son exubérance suscite la réflexion du lecteur quant à la symbolique de ce lieu et de ses habitants. En effet, nous pouvons parler d'une sorte d'exagération, dans la narration de la force et de la violence conjuguées à un bonheur et à une sérénité illimitées, d'une part, mais aussi de la volonté de l'auteur de remettre en cause la politique Européenne pratiquée en Afrique, en période de guerre, d'une autre part. La création de l'utopie, comme exagération et hyperbole, fait

éclore dans le récit des questions existentialistes, sur la barbarie et la dépossession dont sont victimes les Africains.¹⁴

Cette intention utopique, l'auteur-narrateur la reconnaît dans ce récit, en disant, « La réalité était dans les légendes. » (21). Ainsi se dessine le projet de l'Africain, aussi intime qu'universel, et dont la finalité est de souligner la force de l'autre, qui demeure toujours inaccessible, irréductible et perpétuellement inconnue. Un univers utopique est un ailleurs, où s'aiguise l'observation de l'autre pour une meilleure reconnaissance de ses propriétés, il est aussi un espace de réconciliation et de rêve.

« C'est à l'Afrique que je veux revenir sans cesse, à ma mémoire d'enfant. A la source de mes sentiments et de mes déterminations. Le monde change, c'est vrai, et celui qui est debout là-bas au milieu de la plaine d'herbes hautes, dans le souffle chaud qui apporte les odeurs de la savane, le bruit aigu de la forêt, sentant sur ses lèvres l'humidité du ciel et des nuages, celui-là est si loin de moi qu'aucune histoire, aucun voyage ne me permettra de le rejoindre. » (119)

Ce passage indique, parfaitement, les contraintes du temps et

de l'espace qui empêchent l'auteur-narrateur de revivre son enfance, et de ressentir la jouissance des découvertes, des retrouvailles pour retourner à la source : la nature. Se pose alors la question, comment arriver à ressusciter cette jouissance. La seule et unique solution qui pourra recréer ce passé, est l'utopie, qui valorise le bonheur des origines et le paradis perdu dans le passé ; la représentation utopique d'un passé, presque merveilleux encourage non seulement une croyance dans l'existence d'un espoir pour un monde meilleur, mais aussi le désir de projeter dans une société future des aspects positifs permettant la création d'une réflexion sur la nature des relations humaines que le texte littéraire ne cesse d'en définir la diversité.

D'après cette analyse, la création de l'ailleurs dans ce récit, c'est déjà la narration de cette « biographie » qui tente d'accéder aux souvenirs au fil d'une écriture fragmentée et partagée entre un regard rétrospectif et prospectif, qui interpelle le lecteur dans l'acte de création littéraire.

Notes :

1 Le Clezio (J.M.G), *L'extase matérielle*, Editions Gallimard, 1967. p 143.

2 Le Clezio(J.M.G), *Livres des fuites*, Gallimard, 1969, p 41.

3 Voir Ricoeur, *Soi-même comme un autre* 168 : « la notion de mise en intrigue « la notion de mise en intrigue, transposée de l'action aux personnages du récit, engendre la dialectique du personnage qui est très expressément une dialectique de la mêmeté et de l'ipséité. »

4 Maurice Blanchot, *L'entretien infini*, Editions Gallimard, 1969, p494.

5 Kristeva(J), *Etrangers à nous-mêmes*, Librairie Arthème Fayard, 1988, p17.

6 Voir TODOROV(T), *Nous et les autres*.

7 Baudrillard(J), Guillaume(M), *Figures de l'altérité*, Descartes & Cie, 1994,p 87.

8 Kristeva(J), *op.cit*, p 25

9 Voir Ricoeur (P), *Soi-même comme un autre*, Editions du Seuil, mars, 1990. Dans la cinquième et la sixième étude de ce livre, Ricoeur analyse la théorie narrative dans sa contribution à la construction du soi ; la narrativité, dans le texte, sert de préliminaire à l'éthique. Le concept d'identité narrative démontre la construction de l'identité personnelle, en parallèle avec celle de L'intrigue.

10 Ce projet nous rappelle celui de

Proust qui, grâce au remuement de sa mémoire, et l'intervention d'une mémoire involontaire qui surgit de façon inconsciente, redonnant de l'extase et de l'énergie aux souvenirs présents et angoissants, Proust parvient à découvrir sa vocation d'écrivain.

11 Ricœur (P), op.cit., p 143.

12 J.M.G Le Clezio, AILLEURS, Entretiens avec Jean- louis Ezine, Mai 1995, Arléa.

13 Le Clezio(J.M.G), Inconnu sur la terre, Editions Gallimard, 1978, p 309.

14 Voir Deleuze(G), Guattari(F), Qu'est-ce que la philosophie ?, Paris, Editions de Minuit, 1991. Selon ces deux auteurs le recours à l'utopie permet de faire la jonction entre la philosophie, la politique et la critique.

Bibliographie :

CORPUS :

LE CLEZIO (J.M.G), *L'Africain*, Mercure de France, 2004.

OUVRAGES THEORIQUES :

1. Baudrillard(J), Guillaume(M), *Figures de l'altérité*, Descartes & Cie, 1994.

2. DELEUZE(G), GUATTARI(F), *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Editions de Minuit, 1991.

3. KRISTEVA(J), *Etrangers à nous-mêmes*, Librairie Arthème Fayard, 1988.

4. ONIMUS(J), *Pour lire Le Clezio*, Presses Universitaires de France, 1994.

5. RICOEUR(P), *Soi-même comme un autre*, Editions de Seuil, mars 1990.

6. RICOEUR(P) *Parcours de la reconnaissance*, Seuil, 2004.

1 Le Clezio (J.M.G), *L'extase matérielle*, Editions Gallimard, 1967. p 143.

2 Le Clezio(J.M.G), *Livres des fuites*, Gallimard, 1969, p 41.

3 Voir Ricoeur, *Soi-même comme un autre* 168 : « la notion de mise en intrigue « la notion de mise en intrigue, transposée de l'action aux personnages du récit, engendre la dialectique du personnage qui est très expressément une dialectique de la mêmeté et de l'ipséité. »

4 Maurice Blanchot, *L'entretien infini*, Editions Gallimard, 1969, p494.

5 Kristeva(J), *Etrangers à nous-mêmes*, Librairie Arthème Fayard, 1988, p17.

6 Voir TODOROV(T), *Nous et les autres*.

7 Baudrillard(J), Guillaume(M), *Figures de l'altérité*, Descartes & Cie, 1994,p 87.

8 Kristeva(J), op.cit, p 25

9 Voir Ricœur (P), *Soi-même comme un autre*, Editions du Seuil, mars, 1990. Dans la cinquième et la sixième étude de ce livre, Ricœur analyse

la théorie narrative dans sa contribution à la construction du soi ; la narrativité, dans le texte, sert de préliminaire à l'éthique. Le concept d'identité narrative démontre la construction de l'identité personnelle, en parallèle avec celle de L'intrigue.

10 Ce projet nous rappelle celui de Proust qui, grâce au remuement de sa mémoire, et l'intervention d'une mémoire involontaire qui surgit de façon inconsciente, redonnant de l'extase et de l'énergie aux souvenirs présents et angoissants, Proust parvient à découvrir sa vocation d'écrivain.

11 Ricœur (P), op.cit., p 143.

12 J.M.G Le Clezio, *AILLEURS*, Entretiens avec Jean- louis Ezine, Mai 1995, Arléa.

13 Le Clezio(J.M.G), *Inconnu sur la terre*, Editions Gallimard, 1978, p 309.

14 Voir Deleuze(G), Guattari(F), *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Editions de Minuit, 1991. Selon ces deux auteurs le recours à l'utopie permet de faire la jonction entre la philosophie, la politique et la critique.